

ce contexte, me semble-t-il, s'impose : nous sommes là devant une classe, et, en tant que pédagogues, nous nous devons – elle surtout, eu égard à son statut – de montrer l'exemple en matière de courtoisie et de respect. J'attends. Rien. Elle me serre la main avec une réticence qui frise la répugnance. Ce qui me frappe également, c'est qu'elle ne me regarde pas dans les yeux, même pour le salut. Il n'y a pas trente seconde que je suis en sa présence, et déjà, j'ai envie de la virer à coups de pied danlque. Je n'y peux rien : cette femme me fait horreur ; elle est tout ce que je déteste – le Pouvoir – et, en ce qui la concerne, version glaciale³².

Elle est plantée devant le bureau, à côté de moi, et :

– Le cahier de textes³³.

Ce qui me sidère, c'est le ton. Non seulement elle n'agrémente pas sa demande de la moindre formule de politesse (un petit "s'il vous plaît" de bon aloi ou un vague "je vous prie" ordinaire, surtout qu'on en fait maintenant de très bien et pour pas cher), mais le ton... Ah ! c'est peu de dire qu'il est comminatoire ! Et là, je fais le point : non seulement elle est en retard, non seulement elle ne s'excuse ni auprès des élèves, ni auprès de moi, mais en plus elle me parle, devant ma classe, comme à un larbin fautif. La petite élève du premier rang que j'ai en perspective en change de couleur. Cette fois, la bonne dame, j'ai envie de l'envoyer... je ne vous fais pas un dessin : il risquerait de glisser.

– Le cahier de textes, répons-je, en me forçant à rester calme, est à sa place...

³² Non que la version torride soit aucunement préférable, mais la chaleur reste la vie : allez vous empoigner avec un Pouvoir qui est un œil mort de requin !

³³ Je continue de me demander s'il y a eu l'article. J'ai perdu le souvenir exact de la formule qu'elle m'a lancée. Dans le doute, je m'en tiens à la version la moins défavorable pour la dame. Elle ne pourra pas dire...

— Alors votre agenda.

Elle a réussi à être encore plus coupante sur cette seconde injonction que sur la première : à la prochaine, elle me frappe, ou elle crache. Je préférerais.

Je crois que je vacille. Elle irait mettre son nez dans mon agenda ?

— Mon agenda ?

— Oui. Le document où vous consignez le travail de la classe, afin que je voie ce que vous avez fait depuis le début de l'année et où vous en êtes.

Chaque mot, chaque syllabe qu'elle prononce est un galet aigu qu'elle me jette en plein front. On n'est pas dans la collaboration, mais seulement dans un "je te tombe sur le poil, pauvre type !" bien contondant. Dans la classe, un silence de mort – véritablement *de mort*. Cette dame a le génie du froid. Elle est là depuis moins d'une minute, mais elle a réussi à installer un climat hautement détestable : après tout, c'est peut-être un talent.

Quant à mon agenda... Je sais qu'un inspecteur peut exiger le cahier de textes, et que, faute du document officiel, il peut aussi se contenter d'un agenda où l'enseignant aurait noté le détail de son travail. Mais Mme G*** le demande sur un ton tel que ce n'est pas une facilité pratique qu'elle concède, c'est une injonction aggravée qu'elle assène. Mon agenda... Au vrai, je suis déjà à bout. Subir ce que j'ai dû subir de la part des élèves, pendant tant d'années, déjà, voilà qui ne passait pas ; mais subir cela, seulement depuis quarante-cinq secondes, de la part d'un inspecteur, alors là, non !

— Tout est dans le cahier de textes, redressé-je. Il est à sa place, dans son casier.

La proviseure, voyant certainement la petite crispation dans ma mâchoire, celle-là même qui parfois amuse tant les élèves, intervient :

— Un élève pour aller chercher le cahier de textes.

Une volontaire se lève, et file.

Et je pense : « Mais cette grande bringue d'inspectrice de mes deux ne peut pas y aller elle-même, chercher son cahier de textes ? Avec le compas qu'elle a, elle y serait en dix pas. Un IPR a donc besoin de coursiers ? »

Pendant ce temps, elle emprunte un classeur d'élève – justement celui de la petite qui avait changé de couleur.

Et maintenant, la dame doit s'installer. Elle remonte l'allée, cherchant une place, et ce qui me frappe alors, c'est qu'elle ne semble pas à l'aise. Elle pourrait sourire aux élèves, leur demander gentiment une petite place quelque part, comme on fait entre gens de bonne compagnie. Non. Elle est à la fois impérieuse et empruntée avec son ordinateur et son gros sac. Elle finit par se décider, en faisant d'ailleurs déplacer un élève, pour une place au beau milieu de la classe, où elle s'installe, en faisant signe à la proviseure de s'asseoir près d'elle. Elle allume son ordinateur ; en attendant la petite sonnerie qui signale que la machine est opérationnelle, je lui remets le document de travail que j'ai remis aux élèves et qui va servir à consigner à mesure les éléments de l'étude. Là encore, je suis sidéré : en lui remettant ce document, j'ai l'impression que je la vexé. Elle le prend avec une gêne presque hargneuse. Je suis encore un peu plus sidéré par sa pâleur de craie. En regagnant mon bureau, je ressaisis d'un coup de mémoire hâtive une expression que j'ai écrite quelque trente ans auparavant au sujet d'un personnage que j'avais inventé : "la peau du front tendue toute comme une objurgation". Cette pâleur est en fait cette tension que j'avais déjà vue en elle le jour de Jules Verne.

L'élève dépêchée à cet effet revient avec le cahier de textes, et le remet à la dame, qui cette fois se répand en remerciements et en courtoisie. Tiens ! de la courtoisie, même suspecte par son abondance,

pour l'élève, et pas une once pour moi ?

Cependant, on va pouvoir commencer. Je jette un coup d'œil à ma montre : douze minutes de retard sur l'horaire. Merci madame.

Je commence donc mon étude. Je me demande un peu au début comment je vais m'y prendre pour réaliser quelque chose qui représente une unité à peu près complète, sachant que certains inspecteurs reprochent à l'enseignant de ne pas clore un étude dans les limites d'une "heure" de cours. Et puis je me dis qu'en l'occurrence, elle est entièrement responsable de la situation, et que je ne vais pas dénaturer un travail pour elle : même si je sais que je ne finirai pas dans les quarante minutes qui me restent, j'entreprends l'étude telle que je l'avais prévue.

Les élèves me suivent cahin-caha. Je sens bien que l'ambiance instaurée par la dame ne favorise pas leur envie de prendre la parole. Mais j'y mets tout ce que je peux. En particulier, surtout quand je mène une étude de texte de théâtre, je retrouve et réactive mes anciennes et demeurées vivaces affinités avec le métier d'acteur. J'adore. Je me glisse dans la peau, dans la voix, dans les gestes d'Orgon, de Cléante – et même de Dorine, j'adore. En général, les élèves me suivent, et rient – et cette fois, je vois la proviseure de même qui s'amuse, qui a l'air ravie – mais pas ! – jeunes gens, je voudrais que vous voyiez la tête qu'elle tire, que vous considérez sa tronche – mais pas Mme G*** !!! Non seulement elle ne sourit pas, non seulement elle n'affiche même pas de l'intérêt pour ce qui se passe, mais au contraire, elle renforce l'obturation de sa face jusqu'à une sorte d'hostilité compacte dont je vois bien qu'elle cherche à la faire passer pour de la concentration.

Je m'en fous. Je me cligne intérieurement : « Tu aimes le théâtre, ma grande ? N'en v'là ! Bon ou mauvais, c'en est. » Je continue mon cours.

Et c'est alors que... une fois – une fois, Mme G*** se met à parler avec la proviseure. Oui, vous lisez bien ! Mme G*** se met à parler, à

bavarder avec la proviseure pendant que je suis en train d'expliquer, de m'échiner. Je fais semblant de ne pas entendre, mais comme elle est au troisième rang, c'est difficile : je poursuis en parlant un peu plus fort. – Et puis, quelques minutes plus tard, une deuxième fois, Mme G*** se penche sur sa voisine, et lui parle, non pas comme si je n'étais pas là, mais comme s'il n'était pas grave, ou de nulle conséquence, que j'y sois (ou que j'y fusse, soyons délicieusement puriste). Cette fois, je ne fais pas semblant de ne pas entendre : je ralentis le débit, en appuyant sur certaines syllabes pour signifier quelque chose comme un rappel à l'ordre. Je me dis que si elle recommence, je la sors. – Et puis, quelques minutes plus tard, de nouveau, elle s'adresse à sa voisine, qui me semble bien gênée. Et c'est à cet instant que s'enclenche le processus dont je ne suis toujours pas libéré aujourd'hui. En effet, même si cette fois je m'arrête de parler, au beau milieu de ma phrase, au lieu de me tenir parole, et de la sortir, cette grande jacasse, de la virer, de la foutre à la rue comme elle le mérite, avec le motif dûment et hautement signifié, je me retiens, je m'interdis – je n'ose pas. « Connard ! Connard ! Tu dois le faire ! Rien de plus légitime. C'est elle qui est en tort, pas toi. » Malgré cela, le mouvement réactif qui s'impose, en moi, s'inhibe. Je m'en veux, je m'en veux terriblement, je me hais – et cela parce que cette inhibition, cette rétention n'est pas de la courtoisie ou je ne sais quelle bienséance : c'est de la lâcheté. Voilà le premier chef d'œuvre de Mme G*** : elle fait de moi un type qui bout tout debout dans sa colère et qui recule, et qui se défile, et qui se déballonne.

Je ne le sais pas, mais deux ans et demi plus tard, cette lâcheté, je ne me la serai toujours pas pardonnée. Et je me demande si je me la pardonnerai un jour, si elle ne va pas continuer de m'empoisonner tout au long de ma retraite, jusqu'à mon dernier jour... Et ce venin en moi par la grâce d'une Mme G*** ? Un seul mot : merde !

D'autant que ce n'est pas fini ! Non. Ni dans le cours, ni dans l'entretien qui suivra.

A dix minutes de la fin du cours, tout à coup, Mme G*** se lève. Oui, au beau milieu de la classe et de l'étude, cette grande silhouette se lève en repoussant bruyamment sa chaise. Elle cherche autour d'elle. Je comprends : la batterie de son ordinateur est vide, et il lui faut d'urgence une prise de courant. Elle en avise une, au fond de la classe, et, sans un mot, ni d'excuse, ni d'invitation à continuer, elle prend son ordinateur, gagne le dernier rang, sort son cordon de raccordement, branche, s'installe – pas un mot, pas un regard pour moi ou à la classe, rien.

Mais alors là, j'aurais dû... mais j'aurais dû... J'ai raté le coche tout à l'heure, mais cette fois... lui foutre son ordinateur sur lague... Et non. Une deuxième fois, je ne le fais pas.

Je monte d'un cran dans la haine de moi. Merci madame.

Le cours va se terminer maintenant sans incident. La proviseure a eu la sagesse – et la correction – de rester à sa place : Mme G*** n'a plus de voisine de bavardage. Je la regarde qui, maintenant encore plus tendue dans sa bulle hostile, note, note, note...

Quand la sonnerie retentit, j'ai mené à bien une moitié de mon étude. Tant pis. Mais maintenant, c'est moi qui suis tendu, et tendu parce que je m'en veux, parce que je me méprise.

Et pourtant, je ne le sais pas encore à cet instant, le pire reste à venir – mais, jeunes gens, quand je dis "pire", c'est vraiment **PIRE**, voire **PIRE**, sinon même **PIRE** !!!³⁴

³⁴ Et même !!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!! (etc.) Ce n'est pas trop et ça ne fait pas de mal.

L'entretien ou les abysses

Bien sûr, l'observation du cours est suivie d'un entretien dit "pédagogique". Quant à moi, pour cet entretien, je dois attendre une heure et demie. Mme G*** m'a fait savoir qu'elle souhaitait me voir à 11h30 (et je suis tellement prise, et j'ai un emploi du temps tellement serré, et je dois être à 14h à...), et qu'elle me demandait à cet effet d'écourter mon dernier cours de la matinée – il est vrai que mordre sur le temps d'enseignement n'est pas un problème *pour elle*. Stages, retards, entretiens : Mme G*** est très généreuse avec le temps des autres.

A 11h30 donc, je monte au bureau où elle m'attend.

Je me présente à la porte, qui est grande ouverte. Mme G*** est assise au bureau, son ordinateur ouvert devant elle, et elle tape, tape, tape. J'attends. Elle ne lève pas les yeux, toute à sa frappe. Voilà qui dure de longs, longs (et même très longs) instants. Je suis déjà en train de me dire que je vais repartir, pour me représenter dix minutes plus tard, quand, sans lever les yeux, elle m'invite à entrer et à m'asseoir. Elle m'explique, en poursuivant son travail, toujours sans me regarder, qu'elle doit absolument noter cela, qu'elle n'aura pas une minute dans l'après-midi, qu'elle a peur d'oublier, qu'elle profite de ces quelques instants et de ce bureau calme qu'a bien voulu lui laisser le proviseur adjoint...

J'ai envie de lui dire :

— Mais faites, madame, faites.

Et même :

— Faites comme ce matin : comme si je n'étais pas là.

Mais je ne le dis pas. Je m'en veux. Le niveau de l'interne venin monte encore d'un petit cran.

Enfin, au bout d'un bon moment, elle repousse son ordinateur et